

**EPREUVE de FRANÇAIS**

**Rappel** : L'usage d'une calculatrice est interdit pour cette épreuve.

*Si, au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il le signale sur sa copie et poursuit sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il a été amené à prendre.*

**A : Candidats aux seules ENSA**

**Durée de l'épreuve : 3 heures**

- 1) - Résumez le texte de Jean-Claude GUILLEBAUD en 300 mots avec une tolérance de plus ou moins 10 %.

Vous indiquerez, à la fin de votre résumé, le nombre de mots utilisés.

**B : Autres Candidats**

**Durée de l'épreuve : 4 heures**

- 1) - Résumez le texte de Jean-Claude GUILLEBAUD en 300 mots avec une tolérance de plus ou moins 10 %.

Vous indiquerez, à la fin de votre résumé, le nombre de mots utilisés.

- 2) - Essai :

Jean-Claude GUILLEBAUD affirme : « Dévoyée en « technoscience », et soumise aux impératifs prioritaires du marché, l'ancienne quête de connaissance a changé de nature. »

Vous direz quelles réflexions vous inspirent ces propos.

Barème de l'épreuve      Résumé      : 10 points  
   Essai        : 10 points

-----

# Le chaos-monde

« Le monde s'effondre : le centre ne peut plus résister. »

William Butler Yeats.

J'emprunte l'expression « chaos-monde » à l'écrivain antillais Edouard Glissant. Elle ne renvoie pas au déséquilibre planétaire consécutif à la fin du communisme et de l'affrontement Est-Ouest, cette terreur ordonnée. Elle désigne une perte irréparable, l'extinction d'un repère, l'écroulement d'un projet. Quelque chose est advenu vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle qui nous laisse sans voix. La modernité produite par l'Occident (et souvent trahie par lui) a cessé de « rayonner » sur le reste du monde, comme elle l'avait fait durant quatre siècles, en dépit des crimes et des massacres qui l'accompagnaient. Emancipation ? Civilisation ? Culture ? La seule lumière qu'émettent encore l'Europe et l'Amérique s'apparente trop souvent à l'enseigne d'un supermarché. Ce qui attire surtout, c'est une offre de marchandises qui invite à la boulimie, ou au casse. L'Europe et l'Amérique clignent de toutes leurs promesses tarifées et de leurs « marques », que l'homélie<sup>1</sup> publicitaire promet jusqu'à l'autre bout du monde. Elle invite les autres peuples à rejoindre le *global shopping center*. C'est un peu court.

Le « message » universaliste, si tant est qu'on puisse encore parler de message, se ramène parfois à une injonction à consommer. La vision de l'homme et de sa nouvelle servitude volontaire que ladite injonction modernisatrice propage est celle d'un être rapetissé, « avide de têtées multiformes et permanentes, qui, tel le tonneau des Danaïdes, se remplit et se vide, gavé d'informations inutiles, encombré d'appareils de toutes sortes devenus tragiquement indispensables<sup>2</sup> ».

Pour le reste, un manque étrange se révèle, une insuffisance apparaît. Le grand projet des Lumières paraît s'être rétracté au niveau d'une stratégie de parts de marché. Il n'est plus question de culture mais de marchandises et d'avantages comparatifs. La subtile alchimie culturelle des contraires (refus et adhésion, traditions et déracinement, etc.), qui gouvernait jadis les rapports de l'Occident avec le reste du monde paraît s'être figée, faute de vrais contenus à échanger. Le « Centre »<sup>3</sup> n'aurait-il plus rien à transmettre au reste de la planète ? Certes, il assure défendre les droits de l'homme et combattre le terrorisme. Il considère même cet impératif comme *la* nouvelle « mission civilisatrice » qui incombe à l'Europe et à l'Amérique. Mais, comme on le verra dans ce chapitre, il s'y prend si mal, avec tant de brutalité et si peu de cohérence véritable, qu'il n'est pas toujours compris, ni même écouté. [...]

Pour un regard extérieur, *une idée d'exténuation* prédomine. [...] Panne de lumière, fateur du discours, lassitude repue : le « Centre » paraît avoir perdu tout à la fois son prestige et la capacité critique qui définissait l'Occident. Tout se passe, c'est vrai, comme si la « séquence occidentale » touchait à sa fin, du moins sous sa forme historiquement connue. Pour mieux saisir la nature du phénomène, essayons d'examiner ce que sont devenues les trois grandes composantes du rayonnement passé. La créativité de l'*économie* permettait de faire reculer partout le spectre de la rareté et de la faim. Le dynamisme de la *science* aidait à combattre les peurs et les superstitions en transformant les rapports de l'homme au réel. Le prestige de la *culture*, enfin, permettait à celle-ci d'être reçue et même intériorisée partout sur la planète. Dans chacun de ces trois domaines, pour parler comme Castoriadis, un même délabrement est à l'œuvre.

Trois ans avant sa mort, le grand économiste Joseph Aloys Schumpeter (1883-1950), théoricien des « cycles de croissance », devenu professeur à Harvard, prédisait que la destruction des institutions humaines par l'esprit corrosif du capitalisme finirait par se retourner contre ce dernier. Nous y sommes. Le capitalisme sauvage – et financier – qui préside à la « mondia-latinisation », pour reprendre la formule de Derrida citée plus haut, n'a plus grand-chose à voir avec le libéralisme créatif des pères fondateurs, qu'il s'agisse de Bernard de Mandeville, d'Adam Smith ou de Jean-Baptiste Say. Il en est la contrefaçon. Il procède d'une rationalité instrumentale à courte vue, valorise l'immédiateté, encourage la compétition sans frein, déconstruit les structures de médiation (familles, États, etc.) pour laisser un individu orphelin (*Homo oeconomicus*) face à un marché tout-puissant.

Porteur d'injustices nouvelles, ce néo-capitalisme boursier transforme la planète en un jeu de Monopoly permanent, où les lieux et les peuples ne sont plus appréciés qu'en termes d'opportunité financière et de retour sur investissement. Aux logiques industrielles d'autrefois se substituent les « paris » spéculatifs d'une économie virtuelle, sans cesse au bord du gouffre, sans cesse un peu plus dans la déraison.

Le seul message qu'un tel système soit capable d'émettre se ramène à deux ou trois slogans primitifs, notamment celui-là : que le meilleur gagne ! La figure du *gagnant*, fût-il un simple brasseur d'affaires, un agioteur ou un virtuose des marchés financiers, a supplanté celle de l'*entrepreneur*, ce créateur de vraies richesses que définissait la théorie libérale. De la même façon, la fatalité inégalitaire et la soumission aux riches auxquelles nous invite la nouvelle « idéologie du monde<sup>4</sup> » sont en contradiction formelle avec les recommandations d'Adam Smith. Mais qui s'en souvient ? Bornons-nous à citer la mise en garde énoncée par Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux* : « La disposition à admirer, voire à vénérer, le riche et le puissant et à mépriser, ou pour le moins à négliger, les personnes de condition pauvre ou moyenne [est] la grande et plus universelle cause de corruption de nos sentiments moraux<sup>5</sup>. » Nous ne sommes plus capables d'entendre ce genre de « théorie » qui faisait pourtant corps avec le libéralisme des origines.

Cette promotion décomplexée du meilleur, du plus malin, du plus fort ou du plus cynique s'appuie sur une interprétation de l'histoire humaine bien plus dangereuse qu'on ne l'imagine. Elle fait fi des traditions humanistes et des sagesses. Tout en promettant une meilleure croissance économique, elle accélère – sans même s'en rendre compte – le processus de « décivilisation ». Elle atomise les sociétés pour mieux assurer, dit-on, leur « prospérité ». C'est un jeu de dupes. [...]

Le deuxième pilier sur lequel s'est fondée, pendant quatre siècles, la modernité occidentale, c'est la science expérimentale et ses applications. On sait de quelle façon elle a contribué, au fil des siècles, à infléchir l'histoire des hommes, à transformer la terre, à changer la vie. Que reste-t-il de cette suprématie ? Pas grand-chose. Dévoyée en « techno- science<sup>6</sup> », et soumise aux impératifs prioritaires du marché, l'ancienne quête de connaissance a changé de nature. Elle n'obéit plus aux règles anciennes de la gratuité imaginative et de la validation académique. Elle procède d'un utilitarisme à courte vue. Le gain escompté l'emporte sur la soif de découverte. Ce qu'on trouve n'est plus vraiment destiné à l'ensemble de la communauté des hommes. La mise sous brevet de chaque « trouvaille » aboutit à privatiser la recherche scientifique, tout en formatant ses programmes, afin qu'ils conviennent aux calculs des financiers. Une découverte n'a de sens que si elle trouve un marché. La « connaissance » devient strictement instrumentale, partie prenante de cette *dictature sans dictateur* qui régit la marche du monde.

Pareil *processus* est rendu possible par l'interdépendance étroite – et nouvelle – entre la science, la technique et l'économie. Il organise ce qu'on appelle la RDTS (Recherche et développement technique et scientifique). Or cette mécanique devient sans cesse plus autonome, c'est-à-dire hors contrôle. Pour emprunter l'expression de l'économiste américain Robert Reich, ancien conseiller du président Clinton, un tel mode de fonctionnement « semble sortir largement des décisions humaines ». Du même coup, le concept de « progrès » hérité des Lumières perd une partie de son sens. Il postulait une volonté, un choix assumé, une direction choisie. Plus personne n'ose encore s'y référer. On parle du progrès comme d'une étoile éteinte. On lui a substitué cette marche aveugle – ou cette « course folle » - dont personne ne connaît la destination. « Chacun des développements [de l'économie mondiale], ajoute Reich, semble avoir provoqué le suivant, sans que des décisions claires aient été prises sur les conséquences. Personne n'a explicitement décidé que les technologies des communications, du transport et de l'information progresseraient si rapidement. [...] Personne non plus n'a décidé d'accepter les inconvénients liés à ce progrès<sup>7</sup>. »

Pour cette raison, la science s'est progressivement coupée de la culture. Elle a cessé d'être civilisée, au sens strict du terme. Cela veut dire qu'elle n'est plus régie et orientée par des décisions humaines réfléchies, qui résulteraient d'une délibération démocratique. La science n'est plus vraiment *inscrite* dans le champ d'une culture qui lui donnerait sens et direction. Des observateurs comme le sociologue allemand Ulrich Beck ou les philosophes des sciences Jean-Pierre Dupuy, Bruno Latour ou Jean-Marc Lévy-Leblond ont souvent formulé ce constat : *la science n'est plus cultivée*, et la plupart des scientifiques le sont encore moins. Il est vrai que la parcellisation – ou segmentation – du savoir ajoute ses effets à ceux de l'utilitarisme ambiant pour aggraver l'étrange *inculture scientifique de nombreux scientifiques*. « Tel expérimentateur en optique quantique ignore tout de la gravitation du même nom. [...] Chacun en sait énormément sur son tout petit bout de territoire et il n'a dans le monde qu'une dizaine de pairs, qui sont aussi des rivaux<sup>8</sup>. »

La recherche est de plus en plus souvent asservie aux injonctions du profit immédiat. Le désir de connaissance est alors rétrogradé au rang d'un calcul marchand. Cette « science sans culture » peut bien accomplir des prouesses techniques, cela n'empêche pas qu'elle n'ait plus grand-chose à dire. Elle n'est plus porteuse d'une *intention* qui serait capable, comme jadis, de promouvoir un certain type de rapport au monde et à l'histoire. En définitive, elle a oublié ses propres promesses.

Faute d'une vraie culture scientifique, la modernité occidentale croit encore pouvoir faire fond sur son avance technologique. C'est une illusion. Sur ce terrain, elle est aux prises avec le principe de compétition, mais étendu à la planète. Son avance technologique, d'année en année, est grignotée par la concurrence venue du Sud ou de la périphérie. Les Indiens, les Chinois ou les Brésiliens, pour ne citer que ces trois exemples, ont déjà acquis un « savoir-faire » qui, en s'améliorant, s'étend peu à peu à toutes les sphères de l'activité humaine : informatique, aéronautique, industrie spatiale, biotechnologies... Le moment viendra vite où la simple idée d'un « transfert de technologie » - du « Centre » vers la périphérie – fera sourire. On y est presque. Dans les faits, cette compétition technique est déjà perdue. Les pays émergents du Sud sont en mesure de proposer, à meilleur prix, des technologies aussi performantes, y compris sur des terrains comme la médecine ou les greffes d'organes. Le « tourisme médical » est en plein essor.

Qu'en sera-t-il dans dix ans ?

Ce n'est pas tout. A mesure qu'elle s'isole de son ancienne culture et s'émancipe de la délibération démocratique, la technoscience succombe à la morgue du technocrate qui « sait » et qui toise le citoyen « ignorant », sans écouter ses objections. [...] « Il y aurait d'un côté la raison, et de l'autre la déraison, celle des masses guidées par leurs affects<sup>9</sup>. » Cette funeste *déraison de la raison* est à l'origine de la plupart des grands dérapages contemporains : des accidents nucléaires à la vache folle, des OGM aux manipulations de la matière rendues possibles par les nanotechnologies. Dans toutes ces catastrophes, le strict calcul de rentabilité avait prévalu. [...]

Concernant l'héritage culturel – le troisième pilier de l'influence occidentale -, a-t-on bien mesuré ce qui s'est produit au cours des vingt dernières années ? Un ahurissant tintamarre s'est abattu sur le monde. Par le truchement des nouvelles technologies de communication (télévisions satellitaires, Internet, numérique, etc.), une sous-culture populaire s'est répandue d'un bout à l'autre de la planète. Produite par les grands réseaux privés de télévision (notamment américains), elle englobe un patchwork de variétés, de jeux télévisés, de séries policières ou sentimentales, d'informations formatées, et surtout de spots publicitaires criards. Cette « soupe » - mélange de musique d'aéroport, de cinéma au kilomètre et de bavardages distractifs – atteint les plus lointaines contrées, s'infiltré chaque jour dans le plus modeste village d'Afrique ou de Patagonie. Imagine-t-on que cela soit sans conséquence ?

Ce « spectacle », ce bruit et ces gloussements de studio correspondent à la nouvelle représentation que la modernité occidentale donne d'elle-même. Nous avons beau nous en défendre, c'est ainsi. La nouvelle visibilité du « Centre » se manifeste d'abord par la vulgarité d'un *spectacle*. Il est reçu nuit et jour par la périphérie, avec un mélange de fascination et de dégoût. Ce *spectacle* donne à voir au monde entier – sans qu'il puisse en profiter – des modes de vie qui sont à des années-lumière des traditions et des cultures véritables. Certes, tous ses effets, ne sont pas négatifs. Il contribue à transformer les sociétés traditionnelles plus rapidement qu'on ne l'avait jamais fait. On a pu constater que les évolutions démographiques – et notamment la fameuse « transition » qui marque un infléchissement du ratio des naissances – n'obéissaient plus au rythme du développement économique, mais bien davantage au degré d'exposition au *spectacle* venu d'Occident. (Ce coefficient d'exposition est évalué en comptant le nombre de téléviseurs pour cent mille habitants dans un pays donné.)

Il n'empêche ! On a du mal à se convaincre que cette culture-là garde encore un rapport avec la « civilisation », au sens le plus ordinaire du terme. Les références symboliques et les modèles de comportement diffusés sur la planète se ramènent trop souvent à un amalgame de superficialité, d'amnésie et de violence.

Jean-Claude GUILLEBAUD

*Le Commencement d'un monde,*  
Chapitre 3, Seuil, août 2008

1. Homélie : Discours simple et de ton familier prononcé du haut de la chaire sur des matières de religion, particulièrement sur l'Évangile.
2. Guy Roger, « Comment peut-on n'être pas conformiste ? », *Penser/rêver*, n°10, *Le conformisme parmi nous*, Editions de l'Olivier, automne 2006.
3. Dans ce chapitre, j'utiliserai le mot « Centre » plutôt que celui d'Occident, car c'est celui qu'emploient de nombreux auteurs et observateurs de l'hémisphère Sud. Quant aux guillemets, ils indiquent que ledit « Centre » n'est plus aussi central qu'il le croit lui-même.
4. J'emprunte cette formule à l'économiste Jean-Paul Fitoussi.
5. Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, PUF, 1999.
6. Technoscience : Ensemble dans lequel coopèrent institutions, chercheurs et ingénieurs afin de mettre en œuvre, pour des applications précises, les ressources de la science et de la technique.
7. Robert Reich, *Futur parfait. Progrès technique, défis sociaux*, traduit de l'américain par Agnès Prigent, Village mondial, 2001, p.127 .
8. Jean-Pierre Dupuy, *Retour de Tchernobyl*, op. cit., p.93-94
9. *Ibid.*, p. 100.